

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA MARQUE DE NAISSANCE.

Vers la fin du siècle dernier vivait un savant naturaliste qui, peu de temps avant l'époque où commence notre récit, avait fait une expérience sur une affinité morale, un peu plus attrayante que l'affinité chimique. Il avait un jour laissé son laboratoire aux mains exercées d'un praticien, lavé sur ses doigts la trace des acides et des réactifs de toute nature, et enfin persuadé à une ravissante créature de devenir sa compagne.

Dans ce temps-là, alors que la découverte récente de l'électricité et des importants phénomènes qui s'y rattachent semblait donner à l'homme le don des miracles, il n'était point rare que l'amour de la science et celui de la femme rivalisassent de profondeur et d'absorbante énergie. De puissants esprits mettaient leur intelligence, leur génie, leur cœur même, à la recherche de l'inconnu, dans l'orgueilleux espoir que le philosophe, vainqueur un jour dans sa lutte avec la matière, parviendrait à saisir le secret des causes efficientes et deviendrait créateur à son tour. Nous ne savons trop si notre chimiste avait une telle confiance dans le futur pouvoir de l'homme sur la nature; cependant il s'était dévoué sans réserve à ses études scientifiques, et trop entièrement pour qu'une autre passion pût l'en détourner. Son amour pour sa jeune femme aurait donc été su-

boronné à la soif de la science, si, par un singulier phénomène psychologique, il n'avait fait de cet amour même un des objets de ses expériences, et par là rendu plus forte sa passion dominante.

Un jour, très peu de temps après leur mariage, Aylimer s'assit en regardant sa femme d'un air assez embarrassé, et, après un long silence indiquant la peine qu'il avait à entamer ce chapitre, il finit par lui dire :

—Georgina, est-ce qu'il ne vous est jamais venu dans l'idée de faire disparaître cette marque que vous avez à la joue ?

—Non, répondit-elle en souriant; mais, s'apercevant du sérieux avec lequel son mari lui adressait cette question, elle se prit à rougir : A vous dire vrai, continua-t-elle, on m'a bien souvent répété que c'était un agrément, une sorte de grain de beauté, et j'ai toujours pensé qu'il valait mieux la laisser dans cet état.

—Ce serait peut-être vrai pour une autre figure, ma chère Georgina, reprit le mari, mais jamais pour la vôtre. Vous êtes sortie si parfaite des mains de la nature que cette petite tache, qu'on balance à appeler défaut ou beauté, me choque absolument comme une marque visible de l'imperfection humaine.

—Vous choque, Monsieur? s'écria Georgina visiblement offensée;

pourquoi m'avez-vous alors enlevée d'auprès de ma mère? Comment pouvez-vous aimer ce qui vous choque?

Afin d'expliquer le sens de cette conversation, il convient d'apprendre au lecteur que la jeune femme avait au milieu de la joue gauche une marque singulière qui paraissait imprimée entre la chair et l'épiderme. Cette marque affectait une teinte cramoisie qui disparaissait presque sur les roses de son teint, et même on ne la pouvait distinguer lorsque le sang lui montait au visage; mais, si, par une émotion quelconque, elle venait à pâlir, la marque semblait une fleur de pourpre sur un tapis de neige, comparaison que son mari ne manquait jamais de faire. Elle présentait la plus grande ressemblance avec une main humaine, mais, à vrai dire, une main de pygmée. Les amoureux de Georgina avaient accoutumé de dire qu'à l'heure de sa naissance une petite fée avait posé sa main sur son mignon visage, et que l'empreinte en était restée comme un témoignage du don qu'elle lui faisait de régner sur les cœurs. Bien des soupirants évincés eussent payé de leur vie le privilège d'appuyer leurs lèvres sur cette marque mystérieuse. D'autre part, des gens malintentionnés,—il est vrai que c'étaient des personnes de son sexe,—affirmaient que la *main de sang*, comme elles s'obstinaient à l'appeler, détruisait toute la beauté de Georgina et la rendait presque

hideuse; mais autant aurait valu dire que ces veines bleuâtres qu'on voit courir sous l'épiderme marmoréen des statues de Carrare peuvent enlaidir une Vénus. Les observateurs appartenant à la moins belle moitié du genre humain n'en admiraient pas moins la radieuse beauté de la jeune fille; mais ils pensaient parfois en eux-mêmes que, si elle était leur femme, ils feraient tout pour faire disparaître cette marque, afin qu'il y eût au monde un exemple vivant d'une beauté parfaite et sans défaut. Peu de jours après son mariage Aylimer s'aperçut qu'il était dans ce cas.

Si sa femme eût été moins belle, il eût pu sentir son affection s'accroître par la gentillesse de cette petite menotte, tantôt vaguement dessinée, tantôt disparaissant tout à fait, ou devenant d'un rouge intense, lorsque la moindre émotion précipitait les battements de son cœur. Mais, au lieu d'y voir une perfection, Aylimer y voyait, au contraire, un défaut de jour en jour plus intolérable. C'était, selon lui, le signe fatal que la nature imprime sous la forme qu'il lui plaît, et d'une manière indélébile, à toutes ses créatures; comme pour indiquer que, soumises à la loi commune, elles sont périssables, ou que leur perfection ne peut être atteinte qu'à force de labeur et de peine. La main de pourpre semblait l'empreinte fatale de la mort, qui, lente mais inévitable, saisit un jour ou l'autre dans ses griffes

l'être le plus parfait comme le plus vil, pour les réduire en une même poussière. Peu à peu, à force de creuser ce sujet plein d'amertume, Aylimer finit par considérer la marque de naissance comme le symbole visible du lien secret qui rattachait sa céleste compagne au péché, à la douleur et à la mort; et cet imperceptible signe lui causa bientôt plus de trouble et d'horreur que jamais la beauté de Georgina n'avait apporté de plaisir à ses sens ou à son imagination.

Dans les moments, hélas! trop rares, où il croyait goûter un bonheur sans mélange,—assurément en dépit de lui-même,—il revenait sans en avoir conscience sur ce triste sujet, qui, dans le principe à peu près insignifiant, devint à la fin le centre de toutes ses pensées.

Lorsque l'aurore venait se jouer dans les plis de ses rideaux et l'arracher au sommeil, son premier regard était pour la gracieuse figure de Georgina où s'étalait la maudite marque; et, lorsque le soir, assis côte à côte, ils devaient auprès du foyer, ses yeux se portaient encore à la dérobée sur la joue de sa femme où il croyait voir à la clarté vacillante de la flamme le spectre de la main sanglante, stigmaté éternel de l'objet de son adoration.

Georgina tressaillait involontairement sous le regard de son mari, dont un seul coup-d'œil suffisait pour changer les roses de son teint en une pâleur mortelle, sur laquelle ressortait la main de pourpre

comme un bas-relief de rubis sur le marbre de Paros.

Un jour que l'ombre du crépuscule dissimulait en s'épaississant la tache de sa joue, la pauvre femme osa la première aborder résolument ce triste propos.

—Vous souvenez-vous, mon cher Aylimer, dit-elle avec un faible sourire, avez-vous souvenir d'un songe que vous eûtes la nuit dernière à propos de cette odieuse main?

—Non, pas le moins du monde, répondit Aylimer avec précipitation. Je puis bien, ajouta-t-il en cachant son émotion sous une froideur apparente, je puis bien en avoir rêvé, car avant de m'endormir j'y avais fortement songé.

—C'est ce qui est arrivé, se hâta de dire Georgina, craignant que ses sanglots mal comprimés ne l'interrompissent.

—En effet, j'ai le vague souvenir d'un rêve affreux.

—Comment-avez-vous pu l'oublier?

—Il vaut mieux, je crois, ma chère, ne point nous appesantir sur ce sujet.

—Pardon, mon ami, réunissez bien vos souvenirs, il faut vous rappeler ce rêve.

Triste état que celui de notre âme, lorsqu'elle est obsédée par les sombres fantômes du sommeil, effrayants précurseurs des mystères de l'autre vie. Aylimer se rappelait son rêve. Il lui avait semblé qu'en compagnie de son aide Aminadab il essayait d'enlever la mar-

que de naissance ; mais à mesure qu'il enfonçait l'instrument, la main semblait fuir le tranchant de l'acier, se réfugiant toujours plus avant jusqu'à ce qu'elle eût atteint le cœur de Georgina, où elle s'était cramponnée avec une telle violence qu'il avait dû employer la force pour l'en arracher.

Lorsque ce rêve se fut représenté à son esprit dans ses moindres détails, Aylimer se sentit instinctivement coupable envers sa femme. Souvent un rêve nous dévoile plus nettement l'état de notre esprit que la réflexion ne le pourrait faire durant l'état de veille.

Il ne s'était pas encore rendu un compte exact de l'influence exercée sur lui par cette idée dont la persistance menaçait de le poursuivre jusqu'à ce qu'il eût satisfait son irrésistible envie.

—Aylimer, reprit solennellement la pauvre Georgina, je ne sais ce qu'il nous en coûtera pour faire disparaître cette marque fatale ; peut-être me laissera-t-elle quelque difformité incurable ; peut-être aussi a-t-elle une secrète relation avec le principe de mon existence. Enfin il n'est même pas certain que vous puissiez effacer ce signe dont l'empreinte s'est gravée sur mon visage dans le sein maternel.

—J'ai beaucoup réfléchi sur ce sujet, interrompit le chimiste, et la réussite de cette expérience ne semble pas douteuse.

—S'il y en a la moindre probabilité, répondit la jeune femme, essayez : quel que soit le risque à

courir, le danger ne me saurait effrayer ; tant que cette marque me rendra pour vous un objet de répulsion, la vie ne pourra m'être qu'à charge, et je ne saurai la regretter. Enlevez-moi cette odieuse main, ou prenez ma vie. La nature n'a plus de secrets pour votre génie, et le monde est témoin des merveilles que vous avez accomplies. Comment ne pourriez-vous enlever une tache que mon ongle suffit à couvrir ? Est-ce donc une entreprise au-dessus de vos forces, et votre science est-elle impuissante à vous donner le calme et à rendre la raison à votre malheureuse femme ?

—Noble et chère créature, s'écria Aylimer à la fois ému et ravi, ne doutez plus de mon pouvoir. Sachez donc que j'ai fait dans ce but d'immenses recherches et pénétré les arcanes de la science. Je suis certain de rendre cette pauvre joue immaculée comme sa sœur, et plus adorable mille fois, puisque c'est par elle que j'aurai triomphé de la nature dans son œuvre la plus parfaite. Pygmalion, au premier soupir de Galatée, n'a pu ressentir un bonheur égal à celui qui m'est réservé.

—Ainsi, voilà qui est résolu, dit Georgina, souriant doucement ; ne m'épargnez pas, Aylimer, dût cette marque se réfugier jusqu'à mon cœur.

Son mari la remercia par un baiser.

Le lendemain, Aylimer instruisit sa femme de la marche qu'il vou-

lait suivre, sans rien lui cacher des expériences délicates et de la surveillance assidue que réclamait l'opération projetée.

Pendant la durée du traitement et pour en assurer le succès, Georgina devait s'abandonner au repos le plus absolu. Ils s'enfermèrent dans un vaste appartement où se trouvait le laboratoire, témoin des belles découvertes, qui, durant sa studieuse jeunesse, avaient mérité au chimiste l'admiration du monde savant. C'est là que, penché sur ses livres, le front pâli par l'étude, il avait trouvé les lois qui régissent les courants atmosphériques, sondé les profondeurs de la terre et entrevu les richesses qu'elle cache dans son sein. Là, il avait deviné l'origine des volcans, ces cheminées naturelles du globe, et suivi d'un regard assuré le cours souterrain des sources qui jaillissent, tantôt pures et limpides, tantôt chargées des corps les plus divers et douées des plus merveilleuses propriétés. C'est dans ce discret asile qu'il avait étudié la structure du corps humain, et tenté de découvrir les mystérieux procédés au moyen desquels la nature combine tant d'éléments différents pour en former l'homme, son chef-d'œuvre. Mais il avait depuis longtemps abandonné cette recherche suprême, après avoir reconnu, comme tant d'autres, que notre mère commune, bien qu'elle paraisse travailler au grand jour, se contente de nous montrer des résultats et tient secrets ses procédés de fabrication. Elles nous permet d'entretenir et de réparer, mais non de créer nous-mêmes.

Aylimer se mit donc à l'œuvre,

non plus mû par des espérances chimériques, mais pour se livrer à des expériences purement physiologiques de nature à le guider dans les soins qu'il allait donner à sa femme.

Georgina était tremblante et glacée lorsqu'elle franchit le seuil du laboratoire. Son mari s'efforça de sourire en la regardant, mais il fut tellement frappé de la rougeur de la marque dont sa pâleur doublait l'intensité, qu'il ne put retenir un mouvement de répulsion. La jeune femme s'évanouit.

—Aminadab! Aminadab! cria-t-il en frappant du pied avec violence.

A cette voix impérative, on vit sortir de l'appartement un homme de petite taille, aux formes athlétiques, dont les cheveux incultes encadraient un visage brûlé par le feu des fourneaux. Ce gnome était depuis de longues années le seul aide d'Aylimer dans ses travaux scientifiques; ponctuel, exécutant avec une précision mécanique les expériences les plus minutieuses, bien qu'absolument incapable d'en comprendre la marche ni l'objet. Avec sa force herculéenne, sa chevelure en désordre, son visage noirci et son air stupide, il était le symbole de la nature physique, dont Aylimer, avec sa figure pâle et intelligente, représentait l'élément immatériel.

—Ouvre la porte du boudoir, Aminadab, et brûle une pastille.

—Oui, maître, répondit l'aide en regardant attentivement la jeune femme toujours privée de sentiment. Ma foi! ajouta-t-il mentalement, si elle était ma femme, je ferais bien passer cette marque-là.

Traduit d'HAWTHORNE

Par E.-A. SPOLL.

A continuer.

—Revue Française.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE.

Voir page 6.

DU MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE MODERNE DANS SES RAPPORTS AVEC LE CATHOLICISME.

Panthéisme. A l'école éclectique succéda le *saint-simonisme* qui commença par être une religion, et finit par se constituer en système philosophique. La doctrine des disciples de Saint-Simon ne doit pas être envisagée isolément; elle est une de phases du panthéisme, dont elle essaya la première de mettre à exécution les rêveries et les honteuses aberrations. Nous ne nous y arrêterons pas, car le saint-simonisme est depuis plusieurs années déjà descendu dans le tombeau où l'avaient précédé l'éclectisme, et plus anciennement encore l'école écossaise et le condillacisme. On s'en peut dire autant de la grande erreur dont il ne fut qu'une ramification.

Le *panthéisme* est aujourd'hui la doctrine à la mode, et sa puissance mérite attention. Fatigue d'une inaction de plusieurs siècles, il vient de se reproduire tout à coup dans ces derniers temps; et déjà il a enveloppé comme d'un immense réseau tout ce qui n'appartenait pas aux idées catholiques. Philosophie,—politique—sciences, morales, — législation, — histoire naturelle,—littérature même, depuis *Jocelyn* et l'*Ange déchu*, ces

sons perdus de la voix qui avait si mélodieusement soupiré les *Harmonies* et les *Méditations*; depuis les *Rayons* et les *Ombres*, où l'âme du poète, désolée par le scepticisme, s'épanche en mélancoliques accents,—jusqu'à *Spiridion* et à *Consuelo*, jusqu'à la simple nouvelle et au drame, il a tout envahi; il a voulu établir son haut domaine sur chacune des branches de nos connaissances, en même temps qu'il se glissait au cœur même de la vie intime. Aussi, maintenant, la controverse philosophique se trouve-t-elle merveilleusement simplifiée. Elle a complètement changé de terrain; sa position actuelle n'en est que beaucoup mieux dessinée. Il ne s'agit plus de cette foule d'écoles, de ces innombrables principes que les siècles précédents nous montrent opposés entre eux et contraires à la vérité toujours une, partout immuable. La discussion est ramenée aux deux termes généraux de *catholicisme* et de *panthéisme*. Il n'est plus de milieu possible entre ces deux partis. Ainsi d'une part, la philosophie catholique; ce n'est pas encore assez dire, le Catholicisme lui-même,—car nos modernes philoso-

phes, pour ne pas laisser leur œuvre incomplète, ont aussi voulu composer un symbole religieux;—et de l'autre côté, le Panthéisme, tels sont les deux ennemis aujourd'hui en présence qui se disputent la victoire. De toute nécessité, l'on doit se prononcer en faveur de l'un ou de l'autre. Or, si je ne me trompe, il y a déjà, rien que dans ce posé de la discussion, dans cette simplification du problème, une singulière facilité de triomphe pour celui des deux partis qui aura la vérité de son côté. Le panthéisme est, de nos jours, en possession de brillantes positions, et il se trouve défendu par des hommes d'une haute réputation, je dirai même d'un grand génie. Néanmoins il ne faudrait pas chercher la cause de cette puissance dans le mérite scientifique du système. Certes intrinsèquement, le panthéisme est un ennemi bien peu redoutable; et quant une fois on est parvenu à le dégager du nuage de vaporeuses abstractions dans lequel il prend toujours soin de se déguiser, la faiblesse de cette théorie saute aux yeux même des moins clairvoyants. Toutefois, hâtons-nous de rendre cette justice au panthéisme, c'est que de tous les systèmes qui remplissent la longue histoire des aberrations de l'esprit humain, il est le seul qui ait franchement entrepris la solution des grands problèmes qui agitent l'homme ici-bas. Le panthéisme n'est pas exclusif comme le rationalisme dogmatique, le matérialisme ou le scepticisme. Il

ne se renferme pas, comme la doctrine écossaise, dans la seule observation des phénomènes du moi individuel. La tâche qu'il s'est imposée est beaucoup plus haute; son allure plus libre et plus dégagée. Il embrasse toutes les sciences dans une immense synthèse, et toutes les sciences ont à venir payer à la philosophie leur tribu d'hommages, et à la proclamer leur maîtresse. C'est ainsi que le panthéisme a voulu établir son empire sur toutes les ramifications du grand arbre de l'intelligence, et nous avons vu ses principes se dérouler dans la philosophie de l'histoire, la philosophie du droit, la philosophie sociale, la philosophie des sciences naturelles. Le panthéisme n'est donc resté étranger à aucune des plus graves questions qui se débattent par le monde. Or il y a, je n'hésite pas à le dire, dans cette manière large et élevée de prendre possession du domaine intellectuel quelque chose de fort séduisant et qui captive tout d'abord l'imagination. Avouons-le, au point où nous voici parvenus, nous sommes à une assez grande distance du 18^e siècle. Cette allure si prétentieuse, sans doute, mais si entraînante de nos panthéistes, est bien différente de la mesquine tactique des disciples du voltairianisme, qui ne savaient que jouer sur les mots, et qui, pour combattre avec quelque apparence de succès la vérité catholique, qu'ils n'osaient attaquer de front et dans son majestueux ensemble, s'atta-

chaient à la fractionner, et ne cessaient d'ergoter sur chaque syllabe de chaque dogme, après l'avoir préalablement isolé des autres vérités religieuses dans l'unité desquelles il puisait sa plus grande force. Essentiellement intolérante et jalouse, la philosophie du siècle dernier avait tracé le cercle le plus étroit autour de l'esprit humain. Tout voir, tout comprendre, tout saisir d'intuition, tout savoir, dans le sens propre du mot, tel est, au contraire, le cri de ralliement du panthéisme. Noble prétention sans doute. Mais le panthéisme est-il bien en état de tenir de si magnifiques promesses, dont l'exécution se trouve hérissée de tant de difficultés? et jusqu'à présent a-t-il rempli son programme de manière à en faire entrevoir pour un prochain avenir la réalisation complète? Voyons un peu.

Le panthéisme impose, au premier abord, par les magiques illusions dont il vous berce. Ses théories ont un côté spécieux, et tant que vous n'êtes pas descendu au cœur du système pour l'examiner dans toutes ses parties et en étudier les fondements, rien ne vous semble plus digne d'admiration. Mais l'enthousiasme une fois calmé, quand vous n'abordez pas seulement cette théorie par celui de ses côtés qui séduit l'imagination, que vous l'interrogez au point de vue purement scientifique, que vous lui demandez des preuves de ses assertions et de son ton si tranchant d'affirmation, vos yeux sont bien-

tôt dessillés. Vous avez découvert la partie faible de la cuirasse; vous voyez tomber un à un les faux brillants dont se parait la philosophie moderne, et au lieu de ses théories qui vous semblaient si remarquables, vous n'apercevez plus que des rêves creux, que de ridicules utopies. Et c'est là le système qui a la prétention de conquérir l'avenir! C'est là ce qu'on se plaît à nous donner pour le dernier mot de la philosophie, pour le couronnement de la marche progressive de l'humanité à travers les siècles, le *nec plus ultra* des investigations de l'esprit humain! Mais à quel titre donc le panthéisme revendiquerait-il la suprématie intellectuelle? Serait-ce parce que ses preuves arbitraires et impuissantes n'offrent que de véritables pétitions de principes, de pures assertions, des hypothèses toutes gratuites, sans aucun fondement? Serait-ce parce que ses principes constituent comme autant de blasphèmes contre la nature raisonnable de l'homme et le bon sens de tous les peuples, et partant autant d'absurdités? Enfin, serait-ce parce que le panthéisme, dans ses conséquences logiques et nécessaires, est un système subversif de toute moralité, destructeur de tout lien social, et qui doit, en dernière analyse, fatalement aboutir aux plus épouvantables infamies? En vérité, il n'y a pas là de quoi s'enorgueillir! Et si le panthéisme est un progrès pour l'humanité, il faut convenir que c'est un progrès d'une bien singu-

lière nature. C'est ce que l'on a fini par entrevoir, et le sens commun a déjà entrepris de faire bonne justice de ce système. On sait quel a été le sort du saint-simonisme en France. En Allemagne, la philosophie de la nature ne fait plus aujourd'hui de partisans, et la voix du vieux Schelling se perd sans rencontrer d'échos. Encore quelques années et le panthéisme dormira son sommeil éternel, comme tous les faux systèmes qui l'ont précédé. Contemplez-le, il se meurt déjà. Ses représentants les plus distingués n'ont plus de forces pour le défendre; ils en sont réduits aujourd'hui à édifier les uns contre les autres, et à se déchirer mutuellement. Leibnitz, en parlant de ce naturalisme immense que nous voyons régner de nos jours, le signalait comme devant être la dernière extravagance de l'esprit humain, et fermer la chaîne des hérésies. Et je crois facilement à la prédiction de l'illustre philosophe, puisque le panthéisme n'est que l'ensemble et comme le résumé fidèle de toutes les erreurs qui aient jamais égaré la raison humaine. C'est le cri de détresse de l'esprit du mal, sur le point d'être dépouillé de son empire; c'est la dernière attaque de l'enfer, son dernier défi contre le ciel.

Nous touchons au moment où une nouvelle ère va commencer pour l'intelligence. Que se passera-t-il alors? L'esprit humain, après avoir parcouru le cercle entier de l'erreur, sera-t-il condamné, nou-

veau Sisyphe, à refaire toujours cet ingrat labeur? Il y aurait, ce me semble, dans cette pensée un blasphème contre le ciel. Non, l'humanité n'est pas le jouet d'une Providence aveugle, qui lui aurait imposé des lois fatales et nécessaires! Non, elle n'est pas destinée à rouler sans cesse dans un cycle, toujours renaissant, de misérables utopies! Le Christ est venu déposer dans son sein le germe d'une perfectibilité indéfinie. Purifiée par le sang divin qui coula sur elle des hauteurs du Golgotha, elle a été appelée, dès ce moment suprême de sa réhabilitation, à s'avancer de progrès en progrès vers le trône dont l'a précipitée la déchéance originelle. Sans doute sa marche n'a pas toujours été libre. Les passions et les vices des hommes lui ont fait maintes fois obstacle; et elle rencontrera toujours sur son passage quelque pierre d'achoppement, parce que la nature humaine ne pourra jamais se dépouiller entièrement de sa faiblesse. Depuis trois siècles l'humanité est restée stationnaire. Je serais peut-être plus vrai en disant qu'elle a subi un mouvement de recul. La réforme religieuse opérée par Luther l'a rudement poussée hors de ses voies. Mais cette période de douleurs et de pénibles angoisses semble être arrivée à son terme. Voyez ce qui se passe de nos jours; examinez les tendances sérieuses qui se manifestent de toutes parts dans la société. Le sentiment religieux dirige les plus hautes têtes

de notre époque. Tous les esprits sont entraînés vers les études graves et profondes. L'intelligence humaine est lasse du doute, elle voudrait pouvoir affirmer. Aussi jamais les convictions fortes et nettement arrêtées, les principes raisonnés n'ont excité plus d'admiration et de respect. Partout on recherche avec ardeur la vérité, on la demande à grand cris. Plus de théories préconçues à l'avance contre les livres saints; plus de paradoxes, plus d'hypothèses. C'est la bonne foi, la franchise l'impartialité qui président aux consciencieux travaux de la science moderne. Sans doute nous ne disons pas que notre siècle soit pleinement catholique; nous affirmons seulement qu'il semble affranchi de l'influence d'une érudition mensongère; et cet état de choses est déjà un bien grand pas vers sa régénération, car la vérité éclaire toujours celui qui l'invoque après avoir eu soin d'écartier d'abord tous les obstacles qui auraient pu s'opposer à son heureuse diffusion.

L'impuissance même de la raison, livrée à ses seules forces contribuera aussi, dans une puissante mesure, à hâter le retour des esprits vers la religion. Jusqu'ici en effet la philosophie rationaliste n'a rien pu enseigner à l'homme sur les questions qu'il lui importe le plus de connaître. Et cependant la possession du vrai est indispensable à l'intelligence; faute de cet élément, la vie morale languit et s'éteint. Le doute est un état violent, un

état contre nature. Donc, sous peine de s'anéantir lui-même, l'esprit humain devra bien un jour s'adresser à l'oracle par excellence, au catholicisme qui seul possède des promesses éternelles, et tient entre ses mains puissantes la clef des mystères du passé et de l'avenir. Cette vérité, la philosophie la proclame elle-même dans ses moments de religieux recueillement, quand elle a imposé silence à la voix de l'orgueil. Ainsi on a vu M. Cousin reconnaître que "toute philosophie est en germe dans les mystères chrétiens." Les aveux de M. Jouffroy ne sont pas moins remarquables: "Le système chrétien, dit-il, qui continue de s'étendre, qui entame tous les systèmes rivaux et s'enrichit de leurs pertes, marche à la conquête du monde. Le philosophe cherchera donc l'avenir de l'humanité dans ce système, qui seul possède cette puissance d'assimilation qui est un gage de durée et d'accroissement." Et en 1838, le même philosophe dans une chaire de la Sorbonne, résumant son cours, terminait en développant ces paroles du catéchisme catholique qu'apprennent à balbutier tous les petits enfants: Dieu nous a créés pour le connaître, l'aimer, le servir et par ce moyen obtenir la vie éternelle: "Et c'est une grande autorité que celle du catéchisme, ajoutait le savant professeur; ce livre est l'abrégé des préceptes de la religion la plus grande qui ait paru dans le monde." Qu'il

a y loin de ces paroles de Jouffroy aux articles qu'il rédigeait dans le *Globe* dix années auparavant, lorsque dans sa naïve confiance il écrivait que le dogme catholique était arrivé à son terme, et que celui de l'avenir allait briller à l'horizon. M. Edgar Quinet aussi, avant sa dernière prise d'armes contre les jésuites et l'ultramontanisme, avait rendu hommage à notre foi religieuses. Il a écrit quelque part : "Ceux qui veulent extirper le principe du christianisme n'y réussiront pas, car il a fondé la grandeur et l'indépendance de la personne*." Enfin, il n'y a pas jusqu'à M. Lerminier lui-même qui ne se soit parfois également incliné devant la beauté et les bienfaits de la religion. Il a laissé tomber de sa plume ce témoignage : "Le catholicisme a de profondes racines dans nos mœurs. Loin d'être sans avenir, il contient en

"core des trésors à répandre sur les peuples. Roi de la terre pour longtemps encore, on s'est beaucoup trop hâté de sonner ses funérailles." Ce passage est d'autant plus curieux que l'auteur même a été l'un des premiers et des plus persévérants à tinter le glas du catholicisme.

Il résulte des rapides considérations dans lesquelles nous venons d'entrer, que tout semble faire présager pour la nouvelle ère qui va s'ouvrir, un caractère éminemment religieux. On verra alors la philosophie, ramenée à sa véritable base, oublier ses outrecuidantes prétentions et entrer pleinement dans la voie catholique. Puisse la bonté divine hâter pour nous ce jour tant désiré ! Ce sera l'alliance définitivement scellée de la croyance et de la science, de la religion et de la philosophie ; ce sera le jour de Dieu et le jour de l'homme !

L'Abbé C. BRETON,

Docteur en philosophie et lettres de l'Université catholique de Louvain

* *Allemagne et Italie*, t. II, p. 397.

L'OUVROIR DANS LE SALON.

VENTE DE BIENFAISANCE.

"Qui nous empêche de dire la vérité en riant?" s'écriait, il y a bien des siècles, Horace :

Ridendo dicere verum
Quid vetat?...

Pourquoi donc ne ferait-on pas aussi le bien en s'amusant ? Le plaisir ne gêne point l'aumône ; il en augmente le prix pour celui qui

la fait, sans le diminuer pour celui qui la reçoit.

Je ne parle pas de tous les ouvroirs installés dans les salons. Il y en a de graves et mêmes d'austères où des femmes, déjà arrivées au milieu de la vie, se réunissent pour se livrer à des travaux d'art ou d'aiguille qui profitent aux

églises dénuées d'ornements, aux missionnaires qui vont évangéliser les pays lointains, ou aux familles indigentes. Quelques jeunes femmes et quelques jeunes filles admises dans ces pieuses réunions acceptent la règle à laquelle elles sont soumises. On prie au début et à la fin de la séance de travail, et pendant sa durée une pieuse lecture, celle de la *Vie de sainte Thérèse*, de la *Vie de la bienheureuse Emmerich*, ou de quelque autre ouvrage analogue élève les âmes dans les hautes régions : *Sursum corda!* Penser à Dieu, travailler pour les pauvres, n'est-ce pas comme un reflet du christianisme primitif, et les heures qui s'écoulent ainsi ne sont-elles pas au nombre de celles que l'ange gardien des âmes écrit avec bonheur au livre de vie où elles se retrouveront un jour? A la fin de l'année, il y a une exposition générale des travaux dans un établissement religieux; un évêque missionnaire réunit les associés dans la chapelle; il parle de l'œuvre, de ses besoins, de la reconnaissance de ceux qui en profitent; tout se termine par le salut et la bénédiction.

A côté de ces austères réunions, il y en a, je ne dirai pas de plus légères, mais de plus mondaines. Ce sont encore des chrétiennes qui se rassemblent, et elles se rassemblent dans une pensée de charité; mais ce sont des chrétiennes à la fleur de l'âge, de nouvelles mariées, des jeunes filles sur le seuil de la vie, dans cet heureux renouveau,

hélas! si court, où les perspectives du temps se déroulent à l'horizon, semblables à des tapis de verdure et de fleurs. Comme on aime à rire alors! Quel bonheur de se trouver ensemble, toutes jeunes, toutes gaies, sans qu'un anachronisme vivant vienne jeter sur la fraîche compagnie l'ombre de sa gravité! Comme on a faim de gaieté! comme il est bon d'échanger des idées folâtres! La causerie brodée d'éclats de rire perlés ne languit pas un moment dans la joyeuse volière; la parole vole de bouche en bouche comme le volant de raquette en raquette; on dirait un pensionnat en vacances.

J'ai entendu assurer que dans ces charmantes réunions les langues marchaient plus vite que les doigts, bien que chacune des associées ait reçu de la Providence dix doigts en partage et n'ait reçu qu'une langue. C'est qu'aussi on commence à parler de bien meilleure heure qu'à travailler; et puis on n'a jamais eu beaucoup de vocation pour la couture. On ne travaillerait pas pour soi, mais on n'a rien à refuser aux pauvres, les amis du bon Dieu. On travaille donc un peu du bout des doigts. C'est une ouvrière expérimentée appelée par les jeunes femmes qui coupe et bâtit la besogne à chacune, et pour me servir de la formule adoptée par messieurs les journalistes, dans les circonstances graves, "si des renseignements que j'ai tout lieu de croire exacts, ne me trompent pas," bien souvent elle

la finit. N'importe, les jeunes ouvrières y ont travaillé; c'est quelque chose.

Mais pourquoi le joyeux atelier s'arrête-t-il tout à coup? Pourquoi les mains agiles restent-elles oisives? Je vais vous le dire. Rien ne creuse plus l'estomac que de se pencher sur un ouvrage d'aiguille, c'est un fait connu. Donc, lorsqu'on a plus ou moins travaillé pendant une heure, une hygiène bien entendue exige que l'on mange des gâteaux; vous entendez? ce n'est point par gourmandise, fi donc! la gourmandise est un vilain défaut, c'est par hygiène, et si l'on ne prenait pas cette sage précaution, on ouvrirait la porte à toutes les maladies auxquelles la gastrite a donné son nom, plus ou moins heureusement diversifié. C'est ainsi que les petits fours, les meringues, les choux à la crème, les éclairs au chocolat, les nougats, sont devenus les pierres angulaires de tous les ouvroirs de salons où se réunissent les jeunes femmes et les jeunes filles. Que ces goûters, où les friandises abondent, aient en outre le mérite de leur rappeler le doux souvenir de dinettes de la poupée, je ne dis pas non, mais la preuve qu'ils ont un intérêt hygiénique, c'est que pendant le carême où on les supprime, naturellement par respect pour les lois de l'Eglise, les gracieuses ouvrières ne cessent de se plaindre de tiraillements d'estomac et, sans se mettre précisément en grève, abrègent les heures de travail.

Les plaisirs des réunions de l'ouvroir mènent à un plus grand plaisir, à un plaisir souverain, celui de la vente publique. On n'a rien à refuser aux pauvres; pour que la vente aille bien, on fait donc pour eux les frais d'une ravissante toilette. Il le faut. Les maris sont trop raisonnables pour refuser de se faire les auxiliaires de leurs femmes, dans cette œuvre de dévouement et de charité. S'ils témoignaient la moindre hésitation on leur dirait: "Pour les pauvres, s'il vous plaît!" C'est un dicton connu que le pavillon couvre la marchandise; si la toilette de la marchande ne couvre pas la marchandise, elle la fait vendre. Il n'y a pas de bonne boutique sans bonne enseigne, le proverbe le proclame.

D'abord, dans les ventes par charité, il est interdit de marchander; Harpagon lui-même, Harpagon en personne ne l'oserait, et le Grandet de Balzac s'exécuterait de bonne grâce. C'est la marchande qui fait le prix; quand vous vous approchez de sa boutique et quand vous avez prononcé le mot en usage: "Combien cet objet, madame? vous êtes livré à sa discrétion ou à son indiscrétion, et vous devez faire honneur à la lettre de change qu'elle tire sur votre charité et votre savoir-vivre, sous peine de passer pour un sot et un malotru. Les prix sont exceptionnels, comme les marchandises: un cigare, 20 francs; un bouquet de violettes 20 francs; une layette

des plus simples, 200 francs ; mais songez aux jolis doigts qui l'ont cousue ! En achetant ainsi, vous donnez deux fois : à la pauvre femme à qui vous ferez cadeau de la layette, à l'œuvre qui fera des charités avec votre argent. Ne regrettez donc pas vos pièces d'or, elles sont bien placées. D'ailleurs les marchandes sont en général raisonnables, elles savent à qui elles ont affaire, et ordinairement elles proportionnent la contribution aux facultés contributives comme on le dit dans la langue des percepteurs et des receveurs. Les hommes de trente à quarante ans, lions déjà sur le retour, qui ont l'expérience de ces sortes de ventes et craignent la griffe des gazelles, s'en tirent par une politesse prudente et froide et une déférence pleine de circonspection. Le chat échaudé craint l'eau froide, et les bourses qui ont été saignées craignent à plus forte raison la lancette. Les hommes de vingt à vingt-cinq ans, ayant l'humeur fanfaronne, n'appréhendent pas de croiser le fer avec les jolies marchandes ; laissez-les faire, ils payeront les frais de la guerre. Les hommes de soixante ans, qui s'inquiètent peu d'être mis à contribution parce qu'ils ont un coffre-fort bien garni, se passent la fantaisie d'un compliment plus ou moins bien tourné. Libre à eux ! dans les ventes par charité, rien ne se donne, tout se paye ; les compliments ont donc un prix vénal, ils coûtent cher, bien entendu à ceux qui les font. C'est la

fable du corbeau et du renard retournée.

Les gentilles perruches blanches, vertes ou roses n'ont rien de commun avec le stupide corbeau, et lorsqu'elles ouvrent leur joli bec, ce n'est pas pour laisser tomber un fromage ! Au contraire. Leur marchandise renchérit aussitôt pour le complimenteur qui se trouve ainsi mis à l'amende. J'ai eu l'occasion de citer plusieurs exemples de cette justice sommaire toujours acceptée par les justiciables qui s'exécutent eux-mêmes comme en Turquie et au Japon, ce qui est extrêmement commode pour les juges. En voici un tout nouveau : un riche banquier, sexagénaire, s'était approché, dans une vente de charité, du comptoir d'une très-jeune et très-jolie personne qui vendait des layettes. Elle déployait pour faire enlever sa marchandise toute la diplomatie féminine.

— Et bien, non, dit le banquier, ce n'est point là ce qui me tente, je voudrais acheter le bouquet que vous tenez à la main.

— Et pourquoi, monsieur ?

— Parce que, bien que ses couleurs soient moins fraîches que les vôtres, il vous ressemble ; c'est votre portrait.

La jeune personne rougit un peu, puis reprenant son sang-froid :

— Monsieur, dit-elle, s'il s'agissait d'un simple bouquet, celui-ci vaudrait bien vingt francs. Mais, du moment que c'est mon portrait, je ne puis vous le laisser à moins de cinq cents, le voici.

— Je suis pris, dit le banquier, en tirant un billet de cinq cents francs de son portefeuille et en recevant en échange les fleurs déjà à demi fanées.

Il s'éloignait rapidement, moins content que Titus de sa journée, lorsqu'une voix au timbre argentin le rappela.

— Monsieur, dit-elle, j'ai oublié de vous remercier pour mes pauvres!...

Depuis ce temps-là, on appelle la jeune fille dans l'ouvroir "la demoiselle au bouquet."

Vous voyez qu'il y a du bon même dans les ouvroirs un peu mondains où l'on mène de front le plaisir et le travail, et où l'on fait

le bien en s'amusant de son mieux. N'ai-je pas été trop sévère envers les jeunes habituées de ces ouvroirs? Pour être équitable, je dois dire, en passant, que si elles travaillent peu à Paris, elles emportent de la besogne à leurs châteaux, et que dans les longues journées d'été, à l'époque de la villégiature, leurs mains habiles rattrapent les heures perdues au milieu du tourbillon parisien. Ne cherchons donc pas le mauvais côté du bien, et ne nous plaignons pas à découvrir des taches au soleil de la charité pas plus qu'à l'autre soleil.

RENÉ.

Sem : des Familles.

MORT DU GÉNÉRAL LAMORICIÈRE.

La nouvelle de la mort du général Lamoricière est venue frapper comme un coup de tonnerre tous ceux qui l'ont connu. Cet illustre capitaine semblait si bien en possession de la vie, il avait tant de jeunesse de cœur, tant d'activité, sa parole, aussi vive et aussi impétueuse que son épée, avait tant d'animation, son regard tant de flamme, son geste tant de véhémence et d'autorité, sa voix quelque chose de si vibrant, qu'on ne peut se le représenter étendu sans chaleur, sans mouvement, sans regards, sans voix, disons le mot fatal, sans vie. Il en est ainsi cependant. Ce noble cœur a cessé de battre; cette main qui tenait

si fortement l'épée est maintenant froide, inerte, immobile : cette voix puissante comme le clairon est désormais muette. Un moment a suffi pour briser cette forte organisation; en quelques minutes le général Lamoricière est passé de vie à trépas. Dieu lui a envoyé un de ces trépas foudroyants, rapides et imprévus comme les boulets que notre vaillant Lamoricière avait si souvent bravés sur les champs de bataille. Mais la mort, si prompt qu'elle fût, l'a trouvé préparé. C'est le crucifix à la main que Lamoricière l'a reçue, et, quand le curé du bourg où est situé le château qu'il habitait, mandé en toute hâte par l'ordre exprès du général,

est accouru, il l'a trouvé debout comme un soldat, la croix à la main comme un chrétien, digne fin du glorieux vaincu de Castelfidardo.

Je ne veux pas raconter aujourd'hui la vie du général Lamoricière. Les grandes dates de cette vie sont écrites en lettres ineffaçables dans l'histoire de la France et dans celle de l'Église. La perte est trop récente et la plaie trop cuisante pour que je puisse en ce moment remplir cette tâche qui demanderait un esprit plus calme et moins abattu. Je dirai seulement le trait général qui m'a frappé dans ce noble caractère : c'est la rare lucidité de l'intelligence et je ne sais quoi d'alerte et de spontané dans la volonté. Voir ce qu'il y a à faire, le faire aussitôt, Lamoricière est tout entier dans cette parole. Chez lui, la promptitude de l'action suivait la promptitude de l'idée.

Voyez-le en Afrique. Il est le premier qui devine que, pour vaincre les Arabes, il faut les atteindre ; que pour les atteindre il faut faire la guerre comme eux, sans bagage, sans provisions, au pas de course. Lamoricière est le créateur des Zouaves, et il semble que cette vaillante troupe ait conservé quelque chose du type ardent, impétueux, rapide, original, intelligent de son premier chef. C'est ainsi qu'il traverse le désert dans tous les sens, et qu'il ne laisse à l'émir Abd-el-Kader ni paix ni trêve. Si vites que soient les cavaliers de l'émir, Lamoricière est plus rapide

encore. Un jour viendra où cette grande proie tombera dans les mains du jeune général, et nul n'était plus digne que lui de faire cette glorieuse capture qui couronna huit années de guerre et de succès en Afrique.

Voyez-le maintenant pendant les journées de juin 1848. Il comprend d'un coup d'œil que tout est perdu si par des prodiges de courage on n'enlève pas la garde mobile, la garde nationale et la troupe. Toujours vaillant, il devient de sang-froid téméraire. Il court, il vole, au milieu des balles qui sifflent, des boulets qui grondent ; il est ici, il est là, il est partout, traversant cette tempête de feu, au galop de son cheval, et provoquant la mort qui le respecta alors et qui devait, dix-sept ans plus tard, le frapper au coin de son foyer. Son cheval est-il renversé par un boulet, il se relève et saute sur un autre, le lazzi militaire à la bouche et le sabre au poing. En même temps il a deviné qu'on ne viendrait jamais à bout des insurgés, si l'on n'ouvrait pas par la sape des galeries dans les maisons qu'ils occupent, et si, au lieu d'essayer leurs feux plongeants, on ne les attaquait pas ainsi de niveau et corps à corps.

Ceux qui l'ont vu à la tribune raconteront quelle présence d'esprit, quelle verve, quelle rapidité d'intuition et d'aperçus, il déployait dans les débats. C'était encore pour lui la guerre, la guerre avec ses pointes rapides, ses brusques attaques, ses charges impé-

euses. Ne l'ai-je pas dit? sa parole était alerte comme son épée, et sa vive intelligence savait trouver le point faible d'une harangue comme celui d'une armée.

Des événements que je n'ai ni à raconter ni à apprécier le jettent hors de la vie publique, hors de son pays, en exil; ne le plaignez pas, et admirez les desseins providentiels; c'est là que Dieu l'attend. Sa vie a été jusque là une vie toute entière à l'action: semblable à une ardente locomotive emportée sur les rails, elle ne s'est pas un moment arrêtée. Elles sont longues et lentes, les heures de l'exil, et l'intelligence n'ayant plus à se répandre au dehors, a le temps de se replier sur elle-même. C'est alors, c'est ainsi que le général Lamoricière, aidé, dit-on, par une correspondance intime ouverte avec une des intelligences les plus hautes et les plus pénétrantes de notre époque, le Révérend Père Gratry, son ancien camarade à l'École Polytechnique, descendit au fond de sa conscience, et y trouva la foi catholique.

Lamoricière venait de faire sa plus belle conquête, il venait de conquérir la vérité. Avec cette résolution qu'il portait à la tribune comme sur le champ de bataille, dans ses idées comme dans ses actes, dès qu'il crut au catholicisme, il le pratiqua. Dieu réservait à ce grand cœur qui s'était dévoué à toutes les nobles choses l'honneur d'un dernier dévouement, plus grand encore que les autres, le dé-

vouement à l'Église notre mère. C'est tout ce que je veux dire et c'est tout dire. Loin de moi la pensée de soulever des questions irritantes et de mettre le doigt dans des plaies qui ne sont pas encore fermées! Je ne cherche à blesser personne, je veux seulement rendre au général Lamoricière, le lendemain de sa mort, le témoignage d'admiration et de reconnaissance que lui doit tout catholique.

Certes ceux qui allèrent à cette époque offrir au Saint-Siège leurs bras et leur vie étaient de nobles cœurs, ils le prouvèrent en tombant bravement à leur rang sur le champ de bataille de Castelfidardo; mais le général Lamoricière, qui offrait tout ce qu'ils offraient, avait, outre sa part dans l'héroïsme commun, un héroïsme particulier, il acceptait la responsabilité militaire de l'entreprise; il bravait quelque chose de plus que la mort, il bravait les chances d'une défaite qui devenait certaine si un événement possible, prévu même par un grand nombre d'esprits, se réalisait. Il ne marchandait pas plus sa réputation militaire que sa vie à l'Église.

Vous savez le reste, et vous reconnaissez là cette âme intrépide et pleine d'initiative qui ne reculait jamais devant les conséquences d'une conviction. Je m'étais assis au foyer du général Lamoricière en Belgique; j'avais eu l'occasion d'admirer la sollicitude tendre et vigilante avec laquelle il remplissait ses devoirs de chef de famille,

vivant pour sa digne compagne, l'ornement de ses courtes prospérités, la meilleure consolation et le charme de ses épreuves, heureuse alors de voir le général revenu à cette religion catholique qu'elle avait toujours pratiquée, moins malheureuse aujourd'hui en songeant que le Dieu qui l'a jugé est celui pour lequel il a combattu ; vivant pour ses trois enfants,—à cette époque, son fils nouveau-né Michel n'avait pas encore été ravi à sa tendresse. Quand je sus qu'après la bataille de Castelfidardo, le général Lamoricière était revenu à Paris, je voulus comme tant d'autres catholiques lui présenter mes hommages. Je le trouvais le front triste, comme un homme qui vient de voir succomber sous le nombre une juste et noble cause, mais cependant le front haut et ferme comme un homme qui a la conscience d'avoir rempli jusqu'au bout son devoir. Évêques et prêtres, hommes de guerre, ma-

gistrats, membres du barreau, vieillards et jeunes gens de toutes les conditions et de tous les âges, accouraient chaque jour pour lui exprimer leurs sympathiques respects. Ses anciens camarades surtout, ses lieutenants d'autrefois devenus ses égaux en grade, quelques uns ses supérieurs, vinrent serrer cette vaillante main, tenant à honneur de lui prouver, pour emprunter de nobles paroles au général Lamoricière lui-même, "qu'aucun de ses anciens camarades ne l'avaient renié et que tous l'avaient reconnu."

Le même concours qui se fit alors autour de Lamoricière vivant vient de se faire autour de Lamoricière mort. La France perd en lui un de ses plus glorieux enfants, l'armée un de ses plus illustres chefs, l'Église un de ses fils les plus dévoués et son plus vaillant défenseur.

ALFRED NETTEMENT.

IMPRESSIONS D'UN PAYSAN

EN CHEMIN DE FER.

Dédié à un chef de gare... n'importe lequel.

Par un jour nébuleux, de Bryas
à Saint-Pol,
Deux joyeux campagnards chemi-
naient côte à côte ;
Ce qu'ils disaient des blés, à pieds
 joints je le saute,
Pour crayonner la fin que j'ai sur-
prise au vol.

Avez-vous, père Labrosse,
Tâté des chemins de fer ?
Dame ! on n'est pas à la noce
Dans ces maudits trains d'enfer...
Là, tout est sujet de transes,
En dehors comme en dedans ;
On y voit des assurances
Contre tous les accidents.

C'est terrible, tout de même,
Quand on n'est pas assuré !
Enfin, comme un Nicodème,
Je m'étais aventuré.

Le long des murs je vois lire,
Nez en l'air, trois villageois ;
Je m'approche et puis je tire
Le plus bonasse des trois.

“ Que lisez-vous là, compères,
Si bravement occupés ?
— C'est l'affiche des misères,
Le tarif des écloppés ! ”

Comme il voit que je m'étonne :
“ Tiens, dit-il, voilà les cas :
*Pour un pied perdu l'on donne
Deux cents francs ; — trois cents,*
[par bras !

Tu livres un gars solide,
La culbute s'accomplit ;
Et plus tu sors invalide,
Plus ta bourse se remplit !

*Six cents francs pour une jambe !
Monte à la tête, c'est plus :
J'ai deux yeux, qu'on me les flambe,
Et j'obtiens... deux mille écus !...*

On offre une somme honnête
Pour tout malheur incomplet,
Mais votre fortune est faite
Si vous mourez tout à fait !

— A quatre, brûlons un cierge
Avant d'entrer en wagons ?
Moi, je votais pour la Vierge !
Eux, topaient pour leurs patrons !

Au plus haut de la muraille,
Le mot *gare*, écrit en grand,
Avait déjà, par sa taille,
Frappe mes yeux en entrant.

Au milieu de la bagarre,
Porté, heurté, cahoté,
Poursuivi par le mot *gare*,
J'agis comme un hébété...

J'étais là comme une souche !
Un employé, me voyant
Les yeux plus grands que la bouche,
Me dit d'un ton effrayant :

“ Que faites-vous ? entrez vite ;
On va partir, suivez-moi.”
Troublé plus fort, moi j'hésite...
“ Entrez, c'est votre convoi !...”

*Mon convoi !... ciel ! je frissonne...
Et presque au même moment
J'entends la cloche qui sonne,
Grand Dieu ! mon enterrement...*

J'entends des bruits de tonnerre ;
Je n'y vois plus que du feu ;
Mon pied a quitté la terre...
Voilà donc ma vie en jeu !

Je ne sais plus qui me pousse,
Pour me faire mettre *en train*,
Mais ce *train* fait un tel *train*,
Que le sifflet, la secousse,
M'enlèvent tout mon entrain...

*Convoi !... Gare !... aux cinq cents
[diabiles !*

Tous ces fameux inventeurs,
Cherchent tous les mots capables
D'effrayer les voyageurs !

En vérité, plus j'y pense,
Et plus je sens mes fureurs ;
J'enverrais à la potence
Cinq ou six gros directeurs !

Le train s'ébranle sur place,
Et bientôt, comme l'éclair,
Il va dévorant l'espace,
Et nargue l'oiseau dans l'air.

Nous passons comme l'orage,
Puis... bonjour ! plus de chemin...
Il ne reste pour passage
Qu'un trou noir... un souterrain !

Malgré sa mauvaise mine,
Ce trou noir est affronté ;
Et la terrible machine
S'y perd dans l'obscurité.

Nous filons dans la montagne
Par ce trou, nommé *tunnel*,
Et la frayeur accompagne
Le sifflet sempiternel.

Au milieu du tintamarre,
Les éclairs percent la nuit ;
Le frisson de moi s'empare,
Je me signe au front sans bruit.

Le courage m'abandonne,
Quand je vois,—j'en suis certain,—
Je vois le diable en personne,
Debout, sa torche à la main !

Tout à coup le train s'arrête ;
Tout le monde est en émoi...
Gare aux bras ! gare à la tête !
Dieu ! c'est un autre convoi !...

Je vois tout en marmelade ;
Le convoi passe en fureur...
J'en ai fait la reculade,
J'en suis quitte... pour la peur !

Mais dans ce péril extrême,
Au beau milieu du fracas,
J'avais vite, tout de même,
Dit mon *peccari* tout bas...

“ Nous l'avons échappé belle !
Pour sûr, répond un ancien,

Et brûler une chandelle,
Ce serait d'un bon chrétien !

“ Dans les *tunnels* de la vie,
Ayons foi dans le bon Dieu ;
Le bonheur de la sortie
Dédommage du milieu !...”

J'avais dit : Roule ta bosse,
C'est le temps du carnaval !
Mais croyez, père Labrosse,
J'ai fait là triste régal !...

Croyez-moi, tous ces voyages
Sont pleins de carambolages ;
C'est partout guignon nouveau...
En revoyant le village,
J'ai dit : Reste au labourage,
C'est moins chanceux pour ta peau !..

HENRI GALLEAU.

CHRONIQUE.

Nous trouvons dans un recueil ami, *Revue de Bretagne et de Vendée*, une pièce de vers anglais adressée à la Bretagne, dont il a été l'hôte, par M. Samuel Fergusson ; ce poëte, nous citons les paroles de M. Hiersart de la Villemarqué, bien digne d'apprécier et de traduire cette pièce, trait d'union jeté entre les deux rivages de la grande et de la petite Bretagne, “ joint au talent poétique de notre Brizeux une science d'archéologue qui lui a donné un des premiers rangs dans la *Société royale d'Irlande*.” Il avait été question d'un congrès armoricain qui aurait réuni à Vannes les plus dignes re-

présentants de la race et de la science celtiques. *L'Association bretonne* fut dissoute la veille de ce congrès, et, au lieu de l'hospitalité publique qui devait accueillir les Celtes du pays de Galles, il fallut laisser faire les choses à l'hospitalité privée ; elle rendit seule la politesse que les Gaëls de ce côté-ci de la mer avaient reçue des Gallois en 1858. M. Samuel Fergusson fut un de ceux qui s'assirent à la table bretonne : “Après avoir passé trois semaines en Bretagne, dit M. de la Villemarqué, recherchant, étudiant, dessinant nos monuments primitifs, les comparant avec ceux de son pays, plein

d'une admiration de jour en jour plus justifiée pour nos communs ancêtres," il adressa en partant des adieux à la Bretagne, qui sont comme la contre-partie de l'*Élégie sur la Bretagne* de Brizeux. Le poète anglais ne partage pas, en effet, les douloureux pressentiments du chantre de *Marie*, qui monta si triste.

Vers une autre Bretagne en des mondes
[meilleurs.

Il place la Bretagne parmi les choses qui demeurent et regardent briller et s'éteindre celles qui passent.

Voici quelques-uns de ces beaux vers, auxquels une seule bouche, celle de Brizeux, aurait pu répondre :

Be it thine in the broad beaten ways
That the world's simple seniors have trod
To walk with soft steps, living peaceable
[days,
And on earth not forgetful of God.

Nor repine that thy lot has been cast,
With the things of the "old time before."
For to thee are committed the keys of the
[Past,
Oh grey, monumental Arvór!

Yes, land of the great standing stones
It is thine at thy feet to survey
From the earlier shepherd-king's sepulchre
[thrones,
The giant far-stretching away,

Where, abroad o'er the gorse-covered *lande*
Where, along by the slow-breaking wave
The hoary, inscrutable sentinels stand
In their night-watch, by history's grave.

But the walls of the Roman were shrunk
Into morsels of ruin around
And palace of Monarch and minster of
[monk
Were effaced from the grass-covered
[ground.

Like bubbles in Ocean they melt,
Oh Wilts, on thy long rolling plain.
And at last; but the works of the hand of
[the Celt
And the sweet hand of Nature remain.

"A toi, dans les larges routes frayées que les aînés du monde, simples et forts, ont foulées, de marcher d'un pas calme, en vivant des jours paisibles, et en n'oubliant pas Diou sur la terre.

"Ne te plains pas de ce que ta part ait été emportée avec le bon vieux temps, car c'est à toi qu'ont été confiées les clefs du passé, ô grise, ô monumentale Armorique !

"Oui, terre des grandes pierres debout, c'est à toi qu'il appartient de surveiller à tes pieds, du haut des trônes tumulaires de tes anciens rois pasteurs, les rangs des géants des batailles qui s'étendent au loin,

"Soit sur les landes couvertes de bruyères, soit le long des grèves où vient doucement se briser la vague, partout où ces mystérieuses sentinelles se tiennent debout dans leur faction de nuit, auprès du tombeau de l'histoire.

• • • • •
"Les remparts des Romains, écroulés, ne forment plus qu'un monceau de ruines ; les palais des monarques et les monastères des religieux ont disparu sous l'herbe qui couvre le sol.

"Pareils à des bulles d'eau dans l'Océan, ils ont fondu, ô pays de Wilt, dans ta grande plaine ondulée, et ont vu la fin ; mais les ouvrages de la main du Celte et de ta douce main, ô nature ! demeurent."

Le barde étranger termine ce poétique adieu en engageant la Bretagne à ne pas se préoccuper de l'âge du changement qui, debout sur un char aux bruits étranges, glisse sur la voie ferrée. "Il passera, et les roches de Carnac et la langue des Bretons demeureront."
NATHANIEL.

LES ÉVÉNEMENTS DU MOIS.

Paris, 23 octobre 1865.

Vainement M. Troplong affirme-t-il aux agriculteurs de Cormeilles que nous possédons " *tous les droits* conquis en 89 ;" que " nous avons la liberté vraie, la liberté sans amertume." Demandez à la *Gazette de France*, à l'*Alsacien*, au *Journal de Rennes* ce qu'ils en pensent, et si la dose de liberté dont ils jouissent ne leur paraît pas entremêlée de quelque amertume? La circulaire de M. le ministre de l'intérieur sur les *Communiqués* avait fait espérer un adoucissement au régime de la presse, et un instant on s'était flatté de voir tomber en désuétude le système dictatorial des avertissements et des suspensions; mais l'illusion a été courte et la presse ramenée bien vite au sentiment de la réalité.

Il est cependant un point de la théorie ministérielle qu'on ne saurait accepter en silence: c'est la prétention de revêtir les avertissements du caractère que possèdent seules les décisions souveraines de la justice. M. le ministre de l'intérieur déclare " que si le gouvernement autorise la discussion des *communiqués*," les avertissements " ont et doivent conserver

l'autorité de la chose jugée." Quoi! Une décision rendue sans débat contradictoire, sans explication ni défense de l'inculpé, en dehors de toutes les garanties ordinaires, aurait le même caractère qu'un arrêt en dernier ressort de la Cour de cassation? Les tribunaux se trompent, puisque les cours réforment leurs jugements; les Cours d'appel se trompent, puisque la Cour suprême annule parfois leurs sentences; l'Empereur lui-même a reconnu qu'il peut se tromper¹; seul, le ministre de l'intérieur serait infaillible et toutes ses décisions devraient être érigées en dogmes! Sait-on bien où l'on irait avec ce système? A poser en principe que, suivant un avertissement donné jadis au *Réformiste* de Douai, " l'industrie sucrière doit être couverte par la *protection*," principe dont on nous paraît s'être un peu écarté depuis; que le fameux engrais attaqué par le *Journal de Loudéac* et défendu par le préfet des Côtes-du-Nord, comme " une substance dont les excellents effets ne sont pas contestables,"

¹ " Je ne veux que le bien. Je n'ai dans le cœur que des intentions honnêtes; mais je puis me tromper. C'est pourquoi je veux connaître l'opinion du pays par l'organe de ses députés après qu'ils auront examiné mes actes." Discours de l'Empereur à l'ouverture de la session législative de 1861.

devrait être immédiatement breveté avec garantie du gouvernement; qu'il faut rétablir la caisse de la boulangerie et la taxe du pain, critiquées naguère par le *Journal des Economistes*, et proclamées "institutions d'intérêt public" par M. de Persigny; enfin que Jasmin et son poème des *Papillottes* demeurent sacrés et indiscutables pour les contemporains et même pour les générations futures, en vertu de l'arrêté de M. le préfet de Lot-et-Garonne notifié au journal agenais le *Papillon!* Heureusement le Conseil d'Etat, en annulant comme abusif un avertissement infligé au *Courrier du Dimanche*, nous a appris la fragilité des décisions ministérielles, et nous espérons que la *Gazette de France*, qui vient de déférer au même Conseil la doctrine au nom de laquelle on prétend lui fermer la bouche, en rapportera un intérêt limitatif d'un pouvoir déjà trop grand.

Nous lisions ces jours-ci, dans le dernier volume de M. Duvergier de Hauranne sur la Restauration, le récit de la curieuse visite du rédacteur en chef des *Débats* à M. de Villèle à la suite du renvoi de Chateaubriand. M. Bertin de Vaux voulait une compensation à la disgrâce de son illustre ami, et il demanda pour lui l'ambassade de Rome. Le ministre s'y refusa.—"Alors, lui dit M. Bertin, dès demain la guerre commencera, et les *Débats*, qui ont renversé les ministères Decazes et Richelieu, n'auront pas plus de peine à renverser le ministère Villèle.—C'est possible," répliqua le ministre, et les deux interlocuteurs se séparèrent. On sait ce qui advint.

Que nous sommes loin du temps où un pareil dialogue pouvait s'établir de ministre à journaliste! La jeune génération, élevée à l'ombre

du décret du 17 février, a peine à se rendre compte d'un régime assez large pour comporter tant d'audace de la part d'un faible vis-à-vis d'un fort armé de la foudre; et sans doute si nous rêvions tout haut le retour d'un état de choses aussi subversif, on nous signalerait comme des ennemis de l'ordre social lui-même. Nous ne demandons pas tant, et nous nous tiendrions pour satisfaits sur ce point si l'on nous accordait une presse affranchie de l'arbitraire administratif et ne relevant que de la justice ordinaire. C'est ce que réclamait M. Billault, et l'on ne saurait nous accuser de trop d'ambition en nous bornant à ce qu'il souhaitait comme le nécessaire:—"Ces institutions, disait-il en parlant de la presse et du jury, ne sont pas, dans un gouvernement libre, de ces instruments aveugles et obséquieux que l'on peut manier à volonté et dont la force, toujours passive dans la main du pouvoir, ne fait que recevoir l'impulsion qu'on lui donne. C'est même là ce qui fait à la fois la difficulté et la puissance des gouvernements libres: c'est qu'il faut, avec ces instruments de force, qui ne sont pas passifs, mais qui pensent, il faut savoir maintenir l'ordre, et les faire coopérer au maintien de l'ordre, en même temps qu'ils maintiennent la liberté." Et l'orateur ajoutait: "C'est difficile, j'en conviens; il est plus simple de chercher à les amoindrir, à en user le moins possible..."

On voit que M. Billault ne reculait pas—en 1842—devant des institutions plus logiques encore aujourd'hui qu'alors, puisqu'elles semblent le corollaire obligé du suffrage universel.—Depuis, le même orateur disait à un peuple, dans un discours fameux: "Por-

tez-vous bien!" Le conseil était bon, et les Italiens ne l'ont guère suivi. Mais si, pour se bien porter, les médecins recommandent, par l'épidémie qui règne, l'usage du *quassia amara*, l'hygiène politique et morale n'a-t-elle pas aussi ses amertumes salutaires?

Qu'un journaliste officieux, tout enguirlandé des festons de son village, vienne soutenir que la presse est plus libre en France qu'en Angleterre, c'est un jeu d'esprit qui peut réussir à Causade, dans les plaines de la Garonne, mais qui ne saurait se risquer sérieusement ailleurs. Si la France était en possession de la liberté anglaise, elle n'en réclamerait pas l'équivalent dans toutes les occasions où il lui est permis de faire connaître ses vœux, et le gouvernement ne serait pas réduit à déplacer brusquement de son milieu naturel un député populaire pour l'opposer au candidat qui revendique les franchises absentes. Il faut, ainsi qu'on l'a justement remarqué, que le mouvement libéral ait fait de grands progrès dans les esprits pour qu'une circonscription qui nommait, il y a deux années seulement, M. O'Quin à l'unanimité², paraisse aujourd'hui si peu sûre, que l'administration redoute de voir une majorité sans exemple s'y changer en minorité!

Cet incident du transfer de M. Larrabure restera certainement comme une des curiosités de notre histoire électorale, déjà si riche en ce genre, et si on le rapproche de ce qui s'est dernièrement passé dans les Landes, où, pour faire place à M. Walewski, il a fallu créer un sénateur, on sera obligé de reconnaître que l'application de certaines pratiques, et l'importance persistante qu'on attache à ne

laisser arriver dans les conseils du pays que des amis du premier degré, ont pour résultat de nous faire assister aux surprises les plus inattendues. Marivaux a fait une jolie comédie sur les *Jeux de l'amour et du hasard*; il y en aurait une non moins piquante à écrire sur les Jeux de la Politique.

Si nous sortons de l'intérieur pour examiner la situation étrangère, nous trouvons que ces jeux menacent de tourner au drame. L'air est plein de bruits singuliers, on parle de combinaisons qui modifieraient la carte de l'Europe, et la Belgique devient le pays des châteaux imaginaires. La neutralité de la France et sa longue patience en face des coups portés à un vieil allié avaient déjà provoqué de nombreux commentaires; le voyage de M. de Bismark à Biarritz a achevé d'intriguer l'opinion, et il faut convenir que, dans les circonstances actuelles, aucun incident n'était plus propre à surexciter la curiosité publique. Le premier ministre du roi Guillaume a nettement marqué son but, et il y marche avec une persistance et une audace que le succès a jusqu'ici couronnées. Ce qu'il rêve, ce n'est pas seulement l'annexion des duchés de l'Elbe à la Prusse, mais l'absorption de l'Allemagne jusqu'au Mein, et lui-même l'a proclamé hautement à la tribune, il y quelques mois, lors du débat relatif à l'extension de la marine prussienne. Pour les duchés, la besogne est faite, ou à peu près. Il ne reste plus à incorporer que le Holstein, et l'Autriche, qui n'a nul intérêt à conserver une conquête aussi éloignée de sa frontière, sera forcément amenée à une transaction pécuniaire semblable à celle qui a consommé l'acquisition du Lauenbourg.

² 2 Votants: 32,964.—Voix obtenues par M. O'Quin: 32,964.

Mais l'absorption de l'Allemagne du Nord est moins facile à accomplir ; l'Autriche y verrait une déchéance qu'elle ne peut accepter, et la France un agrandissement contre lequel il lui faudrait des garanties. C'est ici que se complique le problème et que l'énigme des entrevues de Biarritz s'offre aux Œdipes de la politique. Nous n'avons point la prétention de la deviner. Pour les uns, M. de Bismark n'aurait entrepris qu'un voyage de précaution, prévenant une hostilité possible par la courtoisie, et à la témérité qui conçoit faisant succéder la prudence qui consolide. Selon d'autres, il serait venu, comme autrefois le tentateur, proposer, sinon l'empire du monde, du moins le partage de certains territoires ; et on réveille les souvenirs de Plombières. De quel côté est la vérité ? L'homme d'État prussien se contentera-t-il des lauriers cueillis, ou bien nous offre-t-il une moisson nouvelle et commune ? Est-ce une fin, est-ce un commencement qui s'agite dans les ombres de la diplomatie ?

A Berlin, où le succès a grisé l'opinion, on veut être au commencement. Le conflit constitutionnel est oublié, libéraux et progressistes laissent de côté leurs griefs, tout le monde exalte "le grand ministre" qui fait si bien les affaires de l'hégémonie prussienne, et l'assemblée de Francfort, où les députés prussiens ont refusé de se rendre, a montré combien les adversaires du régime féodal à l'intérieur, sont disposés à amnistier toutes les entreprises aboutissant à l'agrandissement de leur pays. Peut être y a-t-il là, entre la Chambre et le ministère, une chance ultérieure de rapprochement et de conciliation ; pour le moment du moins, on est d'accord à sacrifier les petits Etats, dont la souveraineté

paraît incompatible avec les vrais intérêts germaniques, et les libéraux répondent à ceux qui leur reprochent de seconder une politique de violence et d'aventures : Laissons faire l'unité, nous ferons après la liberté.

Qui pourrait entraver, disent-ils, la marche victorieuse de M. de Bismark ? Les Etats secondaires sont impuissants, et d'ailleurs plusieurs d'entre eux, en vertu de cette attraction singulière qui pousse les papillons à la chandelle, se montrent favorables aux desseins de la Prusse. L'Autriche, avec ses embarras intérieurs, aggravés de la question vénitienne, est condamnée à l'inaction. L'Angleterre, que le fénianisme irlandais inquiète et que la mort de son premier homme d'État vient surprendre au milieu de démêlés avec l'Amérique, se contentera de puiser dans quelque arrangement commercial une consolation à son effacement momentané. Reste la Russie, qui ne verrait peut-être pas sans ombrage la Prusse établir une marine dans la Baltique, et qui pourrait appuyer contre une extension sérieuse de cette monarchie turbulente une action des petits Etats. Mais la Russie a plus d'une difficulté chez elle et ses envahissements en Asie l'occupent assez pour la tenir éloignée des incidents de l'Europe occidentale. On la satisfera d'ailleurs en lui abandonnant sans réserve ce qui peut rester de l'infortunée Pologne.

Ainsi raisonnent les libéraux de Berlin, et ceux de Paris ne sont pas moins édifiants. Ces mêmes écrivains, qui s'indignaient hier des façons autocratiques de M. de Bismark envers le parlement, de sa complicité avec la tyrannie russe, de ses brutales annexions ; ces prétendus défenseurs des nationalités

sont aujourd'hui les premiers à réclamer une alliance de la France avec l'ambitieux ministre du roi Guillaume, auquel ils pardonnent tout s'il arrive à constituer, sur les ruines de la Confédération germanique, un puissant Etat de quarante millions d'Allemands. Ils voulaient jadis que la France entantât une grande guerre pour arracher la Pologne à ses oppresseurs. A présent, ils autorisent le successeur de Frédéric II, non-seulement à comprimer à son aise les lambeaux qu'il détient du royaume de Sobieski, mais à traiter de même toutes les autonomies qui l'entourent. L'amour de l'unité leur fait passer l'éponge sur toutes les violations du droit ; il leur fait même oublier le patriotisme, car pour empêcher l'Occident d'être *turtarisé*, ils l'exposeraient à être *germonisé* par l'unification de l'Allemagne. Mais qu'importe ! ce qu'il faut avant tout, c'est élever une muraille contre la Russie. — "Devant cette considération supérieure, s'écrient-ils, doivent disparaître les répugnances traditionnelles, les *scrupules de détail*, les *irrégularités secondaires*. La Prusse est ambitieuse ! Eh bien, tant mieux ! qu'elle devienne forte et grande : l'intérêt commun de l'Europe l'exige !"

Ces profonds politiques, qu'épouvante le fantôme de la Russie, ne se demandent pas ce qui arriverait le jour où l'unité allemande s'allierait avec l'unité slave ?

Entre la peur des uns et l'ambition des autres, que fera la France ? On murmure le mot de frontières naturelles, et certains journaux font entrevoir à la nation une Savoie du Nord pour prix de son concours. Mais si la nation aspire à la restitution de ses frontières

naturelles, ce n'est pas sur la Meuse ou sur le Rhin qu'elle les cherche en ce moment, c'est à l'intérieur ; et le premier des remaniements territoriaux qu'elle désire, c'est celui qui replacerait dans leur géographie naturelle les circonscriptions électorales. Le progrès des institutions est un bien supérieur au profit de la conquête, et d'ailleurs, avec les nouveaux principes que nous avons nous-mêmes inaugurés en Europe, ce n'est pas à la force, mais au seul consentement des populations que nous pourrions devoir leur entrée dans la famille française. Or, comment la Belgique, par exemple, accepterait-elle une destinée qui lui ferait perdre tout ce qu'elle aime et tout ce qui fait sa grandeur morale ? Dans ce bijou de pierre qui sert d'Hôtel de Ville à Louvain, se dresse une emblématique statue aux pieds de laquelle quatre lions couchés protègent quatre écussons portant ces belles devises : Liberté de conscience, — Liberté d'enseignement, — Liberté de la presse, — Liberté de réunion et d'association. Si, dans le palais municipal qu'il habite, M. Haussmann offrait de semblables devises à l'admiration des étrangers, peut-être s'en iraient-ils avec une sympathie secrète ; mais nul écusson de ce genre n'y frappe leurs regards, et la seule impression qu'ils emportent est le souvenir d'une table d'airain où est gravée cette triple inscription : Décret du 17 février, — Procès des Treize, — Dissolution de la Société de Saint-Vincent de Paul. — Comment, rentrés chez eux, n'aimeraient-ils pas mieux la liberté avec ses amertumes que, chez nous, des amertumes sans la liberté ? Henri IV disait finement : "Ce n'est pas le Béarn que je donne à la France ; c'est la France que je donne au Béarn."

Ah ! si nous pouvions être donnés à la Belgique et nous trouver, du soir au matin, en possession de ces franchises provinciales et communales dont elle jouit pleinement, ce serait autre chose ! Mais nous n'en sommes pas là, et pour le moment, ce que nous avons de mieux à faire à l'égard des Belges, c'est de nous annexer leurs franchises et leurs droits. Si l'avenir nous réservait une union plus complète avec ce généreux pays, c'est la liberté seule qui pourrait en préparer les voies.

Espérons donc que le bruit des armes ne viendra pas une fois de plus nous distraire des questions de réforme intérieure et de pacifique progrès qui passionnent si heureusement la nation. Le plus intime confident de l'empire, M. de Persigny, a dit il y a six ans cette parole, que le *Moniteur* a enregistré : "Le rôle militaire de la France en Europe est fini." Et l'empereur, qui sait "qu'on est plus grand aujourd'hui par l'influence morale qu'on exerce que par des conquêtes stériles", l'empereur ajoutait l'année suivante : "J'ai de grandes conquêtes à faire, mais en France. Il y a là un assez vaste champ ouvert à mon ambition, et il suffit pour la satisfaire".

Il n'est donc pas probable que nous rappelions nos soldats de Rome, en vertu du principe de non-intervention, pour les faire intervenir sur le Rhin ou sur l'Escaut, ni que nous retirions notre concours à un auguste envahi pour le porter à un indigne envahisseur. Mais s'il est permis de croire que nos troupes n'iront soulever au Nord aucune question nouvelle, il

est difficile de rester sans inquiétude au sujet des questions anciennes qu'au Sud elles abandonnent à la merci du hasard.

L'évacuation des États de l'Église commence, et la joie que cette mesure inspire à tous les ennemis de la papauté n'est pas faite pour rassurer les catholiques. Il faudrait, en effet, ne rien connaître de l'histoire des annexions antérieures pour ressentir aucune alarme ; il faudrait oublier que c'est par un chemin tout jonché de nos protestations lacérées que le Piémont a suivi, d'étape en étape, l'astucieux itinéraire flétri par une plume éloquente. Sans doute la convention du 15 septembre interdit à l'Italie les moyens employés avec tant de succès dans les Marches, l'Ombrie et les Deux-Siciles ; mais il en est d'autres, qu'on appelle "les moyens moraux," à l'aide desquels on compte arriver au même résultat. On va même jusqu'à dire qu'une fois les Français partis, la difficulté ne sera pas de prendre Rome, mais de ne pas la prendre¹, et de laisser au temps le soin d'arranger les choses.

Il est aisé de prévoir cet arrangement, dont M. Ricasoli vient de trouver la formule : "Ce n'est pas l'Italie qui ira à Rome ; c'est Rome qui viendra à l'Italie." Mais le jour où une comédie de suffrage populaire donnerait ainsi la ville éternelle au Piémont agrandi, que ferait la France ? Nous avons besoin, pour raffermir notre foi ébranlée par tant de mécomptes, de nous rappeler les engagements pris à la face du monde. Au début de la campagne d'Italie, c'est M. Baroche proclamant que, dans aucune hypothèse, "le pouvoir temporel ne peut être détruit ;" et, à

¹ Discours au Conseil général de la Loire.—Août, 1859.

² Proclamation de Milan.

³ Lettre à M. de Persigny.—1860.

¹ Correspondance de Florence du *Journal des Débats*.

la veille de l'évacuation, c'est M. Rouher déclarant que "la convention reconnaît deux souverainetés, deux nations distinctes, devant avoir une existence continue l'une à côté de l'autre," et qu'elle impose à l'Italie l'obligation de "respecter *toujours* le territoire pontifical."

Ces engagements formels ne sauraient être méprisés sans que l'honneur de notre pays reçut les plus graves atteintes, et si, par impossible, ils recevaient des événements un cruel démenti, nous n'en partagerions pas moins, dans le triomphe définitif du droit, l'indomptable confiance exprimée par l'évêque d'Orléans dans cette magnifique Oraison funèbre qui incline en ce moment la France entière sur la tombe d'un héros, et qui rappelle Bossuet devant le cercueil de Condé.

Une autre tombe, où descend un des hommes les plus considérables de l'époque, vient de s'ouvrir en Angleterre, et nos voisins pleurent le collègue et l'héritier de Fox et de Pitt. L'histoire jugera sévèrement cette longue carrière; elle dira que le talent sans la moralité ne fait pas les grands hommes, et que la politique révolutionnaire, égoïste et mercantile de lord Palmerston a troublé le monde en abaissant le niveau moral de son pays. Le vide causé par cette mort est la préoccupation momentanée de l'Angleterre, mais la puissance britannique n'en sera nullement ébranlée. La politique, chez nos voisins, ne s'incarne pas dans un homme; elle tire sa force des institutions. Les ministres passent, les institutions restent, formant d'autres hommes qui disparaissent à leur tour sans laisser à la merci des événements les peuples qu'ils ont un instant dirigés. Sous un pareil régime, la folie d'un prince

ou la faiblesse d'une femme ne fait courir aucun péril à la nation; le progrès s'accomplit sans secousse, et si quelque émeute, quelque conspiration même éclatent, elles n'entraînent point après elles l'état de siège ou les lois d'exception qui sont trop souvent en d'autres pays la conséquence d'une émotion passagère ou d'un crime isolé.

Le seul nuage que lord Palmerston laisse à l'horizon de son pays, est un désaccord avec l'Amérique au sujet des réclamations de M. Seward sur les corsaires confédérés, mais les tendances modérées et conciliatrices qui prévalent à la Maison-Blanche, et dont les derniers actes de M. Johnson portent le noble témoignage, font assez pressentir que le nuage sera bientôt dissipé, et que la Grande-Bretagne pourra réorganiser en paix son gouvernement, tandis que l'Amérique reformera, sur le terrain de l'oubli et de l'émancipation, cette belle unité dans la liberté qui avait séduit Tocqueville et Lacordaire. L'œuvre est laborieuse, et il y faut tout l'effort des hommes de bonne volonté. "Ni la rébellion ni l'esclavage ne sont encore terminés, ainsi que le disait l'autre jour un éminent orateur devant la convention de Massachusetts. La rébellion est désarmée, mais c'est tout; l'esclavage est nominalelement aboli, mais rien de plus." C'est à pacifier les esprits, à rapprocher les cœurs, à confondre les intérêts, que le successeur de M. Lincoln devra vouer ses forces, et s'il parvient à réunir les deux tronçons sanglants du Nord et du Sud, en fixant avec équité le sort des quatre millions de noirs affranchis par la lutte, il aura, lui aussi, conquis une place glorieuse aux côtés de l'immortel fondateur de l'indépendance!

LÉON LAVEDAN.

—*Le Correspondant.*